

Au FID, films-tableaux et films-chants

Deux veines ont marqué le festival marseillais, l'une plastique, l'autre plus musicale, à l'image d'« Une jolie vallée », de Gaël Lépingle

MARSEILLE - *envoyé spécial*

Du 30 juin au 6 juillet s'est tenue la 26^e édition du FID Marseille, festival de cinéma exigeant sis entre l'imposant cube noir du MuCEM (Musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée), sur la darse baignée de lumière du fort Saint-Jean, et diverses salles éparpillées dans le périmètre étendu du Vieux-Port. Partagée en trois compétitions (internationale, française et premier film), un hommage au génie portugais Manoel de Oliveira (décédé en avril), ainsi qu'une flopée de programmes transversaux (« Dehors la danse », « Histoires de portraits »), la sélection s'est cristallisée autour d'un film stupéfiant : *Maestà*, d'Andy Guérif, reconstitution du retable colossal de Duccio di Buoninsegna (XIII^e-XIV^e siècle) en un tableau vivant d'une heure pile.

A travers celui-ci, et jusque dans sa vaine rivalité avec la peinture, c'est tout l'esprit du festival qui transparait, soit le fantasme d'un cinéma qui s'accrocherait sur l'écran comme un objet d'art aux cimaises d'une galerie d'exposition. Approche plastique et transfrontalière qui, c'est son risque et son prix, recouvre autant une

penne absconse qu'elle défriche d'irradiantes pépites, pêchées chaque année par l'équipe de Jean-Pierre Rehm dans les marges du cinéma international.

Il y eut à faire son chemin, cette année, entre ces films qui « s'accrochent », et des films qui chantent. Car le chant a traversé, d'un seul souffle, mais à différents niveaux, les propositions les plus stimulantes. Des mines de Potosi, en Bolivie, où les travaux d'extraction crissent en un lamento strié d'impacts ferrugineux, proche du film d'horreur (*La Montagne magique*, d'Andrei Shtakleff), aux trottoirs de Harlem où chaque passant, des filles mères aux junkies, prêche le blues de sa propre existence, alors que l'image flotte au ralenti (*Field Niggas*, de Khalik Allah), la rumeur du monde s'infiltré selon les termes d'une musicalité éclatée.

Contrefort de la fiction

Dans *Psaume*, de Nicolas Boone, l'usage fluide du plan-séquence transforme l'errance d'un attelage perdu dans le désert subsaharien en une rhapsodie énigmatique du chaos et de la désolation. Dans *Meurtrière*, de Philippe Grandrieux, second volet d'un triptyque sur l'« inquiétude » après *White Epilepsy* (2012), et *Le*

Divan du monde, de Swen de Pauw, qui suit les consultations du psychiatre George Federman dans son cabinet strasbourgeois, la basse continue des pulsions ou des névroses affleure à la surface des corps, dans une geste mutante pour le premier, refoulée pour le second.

Mais, hormis peut-être les bouffées amoureuses de bouchers dans un abattoir algérois (*Dans ma tête un rond-point*, de Hassen Ferhani), aucun chant ne s'est envolé plus haut, cette fois, que celui d'*Une jolie vallée*, où le cinéaste Gaël Lépingle a filmé, dans un village du Tarn, les répétitions par une troupe d'amateurs d'un spectacle musical tiré des *Trois Mousquetaires*. Ici, le quotidien n'est autre que le contrefort de la fiction, et les belles chansons, qui peuplent le bourg de personnages mythiques (D'Artagnan, Milady, Richelieu), rebondissent dans l'espace, reliant les officines aux salons, l'intime au collectif, le présent à l'histoire et les habitants entre eux. Emouvante figuration d'un petit bout de France chorale, qui tiendrait, en cinquante-quatre minutes gracieuses, autant de la comédie humaine de poche que de la métempsychose. ■

MATHIEU MACHERET